

Libretto

H.J.C. VON GRIMMELSHAUSEN

LA VAGABONDE
COURAGE

roman

Traduit de l'allemand par
MAURICE COLLEVILLE

Préface de
GÉRARD CHALIAND

Libretto

*Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,
les ayants droit du traducteur
n'ont pu être joints.
L'Éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.*

Titre original :
*Lebensbeschreibung der Erzbetrügerin
und Landstörzerin Courage*

© Libella, Paris, 2013.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0884-1

PRÉFACE

Grimmelshausen, méconnu en France, est l'auteur de *L'Aventureux Simplicius*¹, roman publié en 1668, dont l'importance peut se comparer à celle de *Don Quichotte*, et qui a pour cadre l'Allemagne de la guerre de Trente Ans (1618-1648), à laquelle l'auteur a lui-même participé. Cette œuvre est suivie d'une production abondante² dont *Springfeld* et *Courage*, en 1670, qui s'inscrivirent l'une comme l'autre dans le fil narratif de *Simplicius Simplicissimus*. Presque toute l'œuvre de Grimmelshausen a pour substance, et non pour décor seulement, l'atmosphère furieuse de la guerre de Trente Ans. C'est en elle et par elle que se modèle *La Vagabonde Courage*, héroïne picaresque dans la veine de la grande tradition littéraire espagnole³, tel le *Guzmán de Alfarache* de Mateo Alemán, traduit à l'époque en langue allemande et que Grimmelshausen devait connaître. Ce dernier campe, pour la première

1. H. J. C. Grimmelshausen, *Les Aventures de Simplicius Simplicissimus* (2 vol.), Aubier, Paris, 1974, préface et traduction de M. Colleville.

2. Notamment *Ewigwährender Kalender* (« Calendrier perpétuel ») en 1671 et *Das Wunderbarliche Vogelnest* (« Le nid d'oiseau enchanté ») en 1672.

3. Le premier pícario ayant une femme pour héroïne paraît en Espagne en 1605 : *La pícaro Justina* de Francisco Lopez de Ubeda. Il est traduit en français en 1635 sous le titre *La Narquoise Justine*.

fois dans la littérature européenne, une héroïne ayant la libre disposition de son corps et de ses choix, bien que son existence soit déterminée par les événements qui mirent à feu et à sang l'Allemagne et l'Europe centrale.

Courage ne se contente pas de subir vaillamment les coups du sort, elle assume, s'adapte, reprend l'initiative, conserve sa liberté d'action, use de ses talents, de sa beauté et de ses armes, au sens propre du terme. Cette héroïne se taille, au galop, une vie à coups de sabre et d'amants. Elle est dotée d'un tempérament particulièrement ardent, d'une force de caractère à toute épreuve, de rapidité dans la décision, qualités essentielles à une époque caractérisée par les cruautés de la guerre, le retournement des situations et la sauvagerie de la soldatesque. *La Vagabonde Courage* couvre le quart de siècle le plus violent du conflit. Les pillages, les viols, les destructions et les épidémies sont le quotidien de ces guerres lors desquelles des mercenaires, irrégulièrement payés, se dédommagent sur la population, qu'elle soit rurale ou urbaine, ennemie ou amie. Pourtant, la vie continue dans son élan têtu et Courage, entre aventures choisies, sinon provoquées, et mésaventures qu'elle parvient à maîtriser grâce à son amoralisme et son équilibre intérieur, passe son chemin et se relève chaque fois que le destin est contraire : « Plus folle était la vie que je menais, plus j'y trouvais de saveur. » À plusieurs reprises, vêtue en homme, Courage se révèle une combattante redoutable ; mais tantôt par goût, tantôt par nécessité, il lui faut un mari ou un complice. Outre une multitude de passades, voire, selon les circonstances, quelques passes avec des officiers, elle aura une demi-douzaine de maris. Amoureuse du premier, elle en a aimé deux autres et les a perdus, comme ceux de circonstance ou de commodité. C'est la guerre. Jamais elle n'abdique sa liberté, son goût du plaisir, ni le souci du profit. Cette sorte de conflit, à l'échelle du soldat, n'a de sens que par le

butin et tous les moyens sont bons pour s'en saisir. Courage, femme d'action, porte un regard sans illusion sur le spectacle de cette orgie meurtrière de trente ans dont elle est parfois victime, puisqu'elle est elle-même violée.

La guerre de Trente Ans est la grande guerre européenne, elle n'épargne pas les civils, bien au contraire. Elle commence en Bohême entre des princes protestants et l'empereur du Saint Empire germanique et implique l'Espagne, le Danemark, la Suède, la France et, indirectement, les Pays-Bas, l'Angleterre et la Pologne. Ses conséquences démographiques furent catastrophiques : près de 50 % de la population germanophone y perdit la vie, par le fer, la famine ou les épidémies. Le théâtre de la guerre va de l'Alsace à l'Oder, de la Baltique à la Bavière et à la Bohême et s'étend un moment jusqu'à l'Italie septentrionale (Mantoue).

À l'origine, le conflit est religieux. Réforme et contre-réforme ont déjà, au siècle précédent, ravagé l'Europe, de l'Angleterre à la Pologne, et plusieurs décennies de conflits trouvent une fin provisoire avec la paix d'Augsbourg (1555), un compromis selon lequel les sujets étaient tenus d'avoir la religion du prince, exprimé par la formule latine : *Cujus regio, ejus religio*¹. Au début du XVII^e siècle, la situation en Allemagne est fortement contrastée : le luthéranisme est largement implanté au nord et au nord-est. Le calvinisme a fait son chemin, au Palatinat et en Hesse. Quant au catholicisme, son bastion est l'Allemagne méridionale et tout particulièrement la Bavière.

Lorsque les Habsbourg veulent imposer le catholicisme à leurs sujets de Bohême, les princes protestants se révoltent. Le soulèvement est réprimé à la bataille de la Montagne Blanche (1620), non loin de Prague. Courage a treize ans, la fin de l'enfance, ses aventures commencent.

1. « Tel prince, telle religion. »

Courage est étroitement mêlée à l'avancée des forces armées impériales qui remportent victoire sur victoire tandis que le catholicisme est restauré, de gré ou de force. La majeure partie des opérations ont eu lieu en Bohême et au Palatinat. Les réformés sont en mauvaise passe lorsqu'intervient le roi du Danemark. En vain. Le conflit s'étend. Gustave Adolphe, le roi de Suède, soutenu par les Pays-Bas et Richelieu, qui veut affaiblir les Espagnols, fait en 1631 une entrée fracassante à la tête d'une armée disciplinée et régulièrement payée. Rompant avec la stratégie de son temps, il recherche la bataille grâce à une artillerie à la mobilité accrue. Après plusieurs victoires, jusqu'en Bavière, il meurt au combat, l'année suivante.

À mesure que le théâtre de la guerre s'élargit, les populations en font les frais. Les guerres d'«opinion», comme on les dénommait, étaient d'une cruauté particulière, comme le sont les guerres civiles, et les exactions, d'autant plus nombreuses qu'elles n'étaient pas punies.

Courage assiste à la bataille de Nordlingen (1634) au cours de laquelle elle perd un mari qu'elle venait tout juste d'épouser.

La guerre de 1630 à 1645 achève de dévaster le pays à l'exception des villes franches, épargnées parce qu'elles achètent la paix. Courage, jusqu'au bout du conflit, est présente et victorieuse puisqu'elle survit.

Les Suédois parviennent finalement à écraser l'armée impériale en Bohême (1645) et obligent l'empereur à ouvrir les négociations qui débouchent sur la paix de Westphalie (1648).

L'équilibre européen change aux termes de ce conflit continental. L'Espagne, après une longue lutte, n'avait pas seulement perdu les Pays-Bas, dont elle reconnaissait l'indépendance, mais la suprématie en Europe après près d'un siècle et demi de prééminence. Il fallut trois généra-

tions pour effacer les traces de ce désastre en Allemagne. Le désarroi moral était intense et bénéficiait aux Églises, qu'il s'agisse du catholicisme rénové ou du luthéranisme, ainsi qu'au calvinisme. Le Saint Empire romain, qui comptait quelque dix-huit millions d'habitants vers 1610 n'en avait, quarante ans plus tard, plus que neuf ou dix millions ! Il faudra attendre le milieu du XVIII^e siècle pour à nouveau avoisiner les vingt millions. Entre-temps, les deux États qui occupent désormais une position dominante sont la France, puissance majeure en Europe, et la Suède, maîtresse de la Baltique. L'idée selon laquelle il y avait en Europe un Empire romain catholique spirituellement dirigé par un pape et temporellement par un empereur devenait caduque et laissait place à des États dynastiques souverains – et concurrents.

L'argument du livre, des mémoires dictées à l'auteur en réponse à un outrage commis par Simplex n'est qu'un prétexte. Se venger de Simplex qui l'a rejetée parce qu'elle était volage et fieffée, « plus *mobilis* que *nobilis* » selon l'expression de son amant d'occasion, lui permet de montrer quelle femme libre elle a toujours été, profitant sans état d'âme ni remords de toutes les rencontres de fortune.

Quant à l'auteur, Hans Jacob Christoffel von Grimmelshausen, comme à l'accoutumée, il avance masqué, usant de divers pseudonymes. Il a fallu attendre quelque cent cinquante ans pour que la critique littéraire éclaircisse la personnalité de Grimmelshausen et lui attribue ses œuvres.

Nous sommes, en cette seconde partie du XVII^e siècle, dans une société imprégnée de religion, et Grimmelshausen occupe des fonctions respectables. Bien sûr, il se doit de juger sans complaisance la vagabonde Courage. Réformée, n'a-t-elle pas abjuré son culte pour embrasser le catholicisme, puis adopté, au gré des circonstances, protestantisme ou catholicisme ? Pouvait-il, par ailleurs, approuver le

comportement sexuellement libéré, allant jusqu'à la courtisannerie, de son héroïne, et son caractère âpre au gain ?

Cependant, Grimmelshausen, qui a connu la violence dès l'âge de quatorze ans durant une décennie et demie, n'est pas sans savoir dans quel désordre la guerre à outrance peut plonger une société. Il faut par-dessus tout survivre, sauver sa peau, se prémunir du besoin, chercher des protecteurs, passer d'une branche à l'autre, feindre, voler, tromper, puisque c'est la guerre de tous contre tous. Le vainqueur est le prédateur, et le vaincu, tant qu'il est armé, cherche à terroriser plus faible que lui. Dans ce climat barbare, les superstitions fleurissent et Courage, comme tant d'autres protagonistes de ce conflit, se munit de talismans qui rendent invulnérable. Au-delà des précautions prises par l'auteur pour se distancier des agissements de son héroïne, il reste l'essentiel : l'exceptionnel caractère de Courage, femme forte, et le climat de la guerre avec sa brutalité.

Courage traverse le conflit entre treize et trente-huit ans, un âge avancé pour une femme en ce temps-là et, contrairement à la plupart des héros dépravés des picares ou amoraux de romans plus tardifs, tel le *Moll Flanders* de Daniel Defoe, ne se repent à aucun moment. Pas d'acte de contrition, pas de fin pieuse au couvent. Elle n'est pas même punie par le destin comme l'héroïne de Laclos. Jusqu'au bout, malgré des circonstances de plus en plus difficiles, voire dégradantes, elle reste elle-même, invaincue et faisant face.

Grimmelshausen lui-même ne devait pas manquer de vitalité et de capacité de rebond. En 1634, il est précipité dans la guerre à treize ans. Son lieu de naissance¹, Gelnhausen, près de Francfort-sur-le-Main, est livré au pillage et sa famille protestante prend la fuite tandis qu'il se retrouve dès l'année suivante dans un régiment de Croates de l'armée impériale.

1. Curt Hoff, *Grimmelshausen*, Rowohlt, Berlin, 1995.

À cette époque, on pouvait être soldat d'active à seize ans mais aussi – ce fut le cas de Clausewitz deux siècles plus tard – suivre les forces armées dès treize ans, sans nécessairement combattre déjà. Deux ans plus tard, Grimmelshausen est avec les troupes impériales en Westphalie. Il prend ses quartiers d'hiver à Dortmund sous les ordres du *Feldmarschall* von Götz, puis retourne en Hesse. L'année suivante on le retrouve sur le Rhin, en Forêt-Noire et en Souabe.

Le mousquetaire Grimmelshausen, qui a dix-huit ans en 1639, est en garnison à Offenburg. Puis il quitte la Hesse et la Westphalie pour le pays de Bade avec le régiment du colonel von Schauenburg. Autodidacte, il aura tout appris tandis qu'il était militaire.

Grimmelshausen devient secrétaire du colonel du régiment et le reste jusqu'à la fin de la guerre, en 1648. L'année suivante, il épouse, à Offenburg, en se convertissant au catholicisme, une jeune femme de sept ans sa cadette. Puis il est régisseur dans la famille von Schauenburg jusqu'en 1655 à Gaisbach. C'est à cette époque qu'il commence à rédiger son œuvre.

En 1662, on le retrouve régisseur du Dr Kieffer. Trois ans plus tard, il est aubergiste à Gaisbach à *L'Étoile d'argent*. En 1667, il devient maire de la petite localité de Renchen. *Simplicius Simplicissimus* est publié en 1668. Deux ans plus tard, paraissent *Courage* et *Springfeld*. La guerre, à nouveau, affecte l'Allemagne du Sud (1672). Grimmelshausen est soldat à temps partiel, tandis que Turenne est emporté par un boulet (1675). Grimmelshausen décède en 1676, après avoir publié une trentaine d'ouvrages, dont aucun n'est signé de son nom. Une demi-douzaine d'entre eux ont franchi les siècles dont le magistral roman de guerre de *Simplicius*, et *Courage*, la première héroïne libre de la littérature européenne.

CHAPITRE PREMIER

Avant-propos nécessaire et détaillé, où l'on expose pour l'amour de qui, et pour quelles raisons pressantes, Courage, la grande enjôleuse, la coureuse de grands chemins, la bohémienne, raconte sa vie étonnante et véritablement étrange, et la met sous les yeux d'un chacun.

Oui ! (direz-vous, messieurs !) qui aurait pu penser que cette vieille gouge s'aviserait un jour d'échapper au courroux de Dieu, si proche pour elle ? Mais quoi ? Force lui est bien d'en passer par là ! car sa folle jeunesse est finie ! Sa malice et sa turbulence se sont apaisées, sa conscience si chargée de péchés s'est réveillée inquiète ; et voici qu'est venu pour elle l'âge chagrin qui rougit d'ajouter de nouvelles turpitudes aux folies accumulées de la jeunesse, et qui ne peut sans dégoût et sans horreur cacher plus longtemps au fond du cœur les friponneries du passé.

Cette vieille charogne commence enfin à voir et à sentir que la Mort, à laquelle nul n'échappe, frappera sous peu à sa porte pour lui arracher son dernier souffle : elle trépassera alors inmanquablement en un autre monde où elle aura à rendre un compte exact de tous ses actes et de toute sa conduite ici-bas ; voilà pourquoi elle se met, aux yeux de tous, à décharger sa vieille bourrique du poids écrasant de ses fautes ! Elle cherche à s'alléger suffisamment, pour

pouvoir espérer gagner au bout du compte la miséricorde céleste!

Oui, mes seigneurs! C'est là ce que vous direz. Mais d'autres penseront : Courage s'imaginerait-elle pouvoir redonner une virginale blancheur à sa vieille peau ratatinée, sur laquelle se sont succédé dans sa jeunesse l'onguent français contre la teigne, puis toutes sortes de fards italiens ou espagnols, et enfin le baume égyptien contre les puces et quantité de graisse d'oie; cette peau, dis-je, que le feu a noircie et qu'elle a forcé si souvent à changer de couleur?

Espérerait-elle effacer les rides qui semblent inscrire ses péchés au-dessus de ses yeux, et se refaire le front lisse de sa première innocence, bannir de son cœur les scélératesses et les infamies dont elle s'est rendue coupable en en faisant un récit complaisant?

Voyez cette vieille ribaude qui a déjà les deux pieds dans la tombe – si toutefois elle est digne de reposer dans une tombe –, voyez cette gourgandine, direz-vous, qui s'est roulée toute sa vie dans la honte et le vice, et qui a accumulé sur sa tête plus de méfaits que d'années, plus de paillardises que de mois, plus de vols que de semaines, plus de péchés mortels que de jours et plus de péchés véniels que d'heures : ne va-t-elle pas se mettre en tête, elle qui, malgré son grand âge, n'a encore jamais eu de velléité de conversion, de se réconcilier avec Dieu? Espère-t-elle s'y prendre assez tôt en commençant dès maintenant à souffrir dans sa conscience plus de peines et de tourments infernaux qu'elle n'a goûté et éprouvé de voluptés dans sa vie?

Ah! si cette dépouille terrestre, inutile et décrépite, ne s'était pas roulée, outre ces voluptés, dans toutes sortes de vices raffinés, si elle n'avait pas versé et sombré dans l'abîme insondable de la méchanceté, elle voudrait bien obtenir la grâce de prendre un peu d'espoir encore!

Oui, messieurs, voilà ce que vous direz, ce que vous

penserez ; vous vous étonnerez donc à mon sujet si la nouvelle de ma confession générale vous arrive aux oreilles. En apprenant moi-même votre étonnement, j'oublierai mon âge et je rirai tant que j'en redeviendrai jeune et j'en éclaterai en pièces !

– Pourquoi cela, Courage ? De quoi riras-tu ainsi ?

– De vous entendre soutenir qu'une vieille femme, habituée depuis si longtemps à vivre sa vie et qui croit avoir en quelque sorte l'âme chevillée au corps – et voilà ce que je suis, vous le savez, et ce que j'ai été pendant toute mon existence –, puisse songer à se convertir ; c'est de vous entendre soutenir que celle que toute sa conduite antérieure, m'assurent les prêtres, doit mener en Enfer, songe maintenant seulement au Ciel.

Je confesse sans détour que je ne me suis point équipée pour ce voyage, si j'en crois les prêtres qui veulent m'en convaincre ; et étant donné ce qui, à les entendre, s'oppose à mon salut, j'ai dû décider d'y renoncer complètement ; car pour une qualité qui me fait défaut, j'ai quelques vices, et principalement deux, dont je n'ai que faire. Ce qui me manque, c'est le repentir, et ce qui devrait me manquer, c'est la cupidité et l'envie. Mais si j'avais autant de haine pour le tas d'or que j'ai amassé au péril de mon corps et de ma vie – et que j'ai même payé, me dit-on, de ma félicité éternelle –, que d'envie à l'endroit de mon prochain, et si j'aimais mon prochain autant que mon argent, alors peut-être recevrais-je le céleste don du repentir.

Je sais ce qu'il en est de la femme à ses différents âges, et je confirme par mon exemple cette vérité, qu'il est difficile de dresser un vieux chien. Le fiel s'est accru en moi avec les années et je ne puis rendre ma poche de bile pour la retourner et la nettoyer, comme le fait le charcutier d'un estomac de porc.

Comment pourrais-je donc résister à la colère ? Qui veut

me débarrasser de la pituite accumulée en moi et me guérir ainsi de la paresse? Qui me débarrassera de mes humeurs mélancoliques et avec elles de mon penchant à l'envie? Qui pourra me convaincre de haïr les ducats, alors qu'une longue expérience m'a appris qu'ils peuvent sauver de la misère et être l'unique consolation de ma vieillesse?

C'était jadis, messieurs les Enfrognés, qu'il fallait me montrer cette voie, où vous me conseillez de m'engager maintenant; le temps était propice, lorsque, dans la fleur de ma jeunesse, je vivais encore dans l'état d'innocence; car bien qu'entrant dans la dangereuse période des tentations voluptueuses, il m'eût été plus facile de résister alors à la poussée du sang que de m'opposer maintenant à l'assaut violent et simultané des trois pires humeurs qui m'assaillent.

Adressez-vous donc à cette jeunesse, dont les cœurs ne sont pas encore souillés, comme celui de Courage, par d'autres images; instruisez-la, encouragez-la, suppliez-la, faites même pression sur elle, afin qu'elle ne s'abandonne pas, par légèreté, aux mêmes excès que Courage.

Mais dis-moi, Courage, si tu n'as pas encore l'intention de te convertir, pourquoi veux-tu donc conter l'histoire de ta vie sous la forme de confession, et faire éclater tes vices aux yeux du monde?

C'est pour narguer Simplicissimus et parce que je ne puis me venger de lui d'autre façon. Le porteur de ce piètre nom, après m'avoir engrossée aux *Saurbrunnen*¹ – du moins je le lui fis croire –, et s'être débarrassé de moi par une honteuse farce, se donna de l'air et proclama au monde entier ma honte et la sienne par sa belle biographie.

Mais je vais ici même opposer au sien un autre récit et montrer à quelle honorable chienne il a eu affaire; il saura

1. Proprement : aux eaux (gazeuses), à la ville d'eaux où Courage et Simplex ont fait connaissance.

ainsi de quoi il se vante; et peut-être souhaitera-t-il alors de n'avoir jamais parlé de notre histoire. Les gens de bien en concluront que chevaux et juments, fripons et filles, sont communément de la même clique et qu'aucun d'eux ne vaut un liard de plus que l'autre. Qui se ressemble s'assemble, comme disait le diable au charbonnier; ainsi les péchés ont pour rançon des péchés, et les pécheurs paient pour les pécheurs.

II

Mademoiselle Libouschka – qui s'appela ensuite Courage – est mêlée à la guerre; elle se donne le nom de Janco et doit servir quelque temps en qualité de valet de chambre. – Où l'on rapporte comment elle s'est conduite et ce qu'il est advenu d'elle.

Ceux qui savent comment les peuples slaves traitent leurs serfs pourraient croire que je suis née d'un noble de Bohême et d'une fille de paysan. Mais savoir et croire sont d'ordre différent; je crois aussi beaucoup de choses que je ne sais cependant pas.

Si je prétendais savoir quels ont été mes parents, je mentirais; – et ce ne serait pas la première fois. Mais ce que je sais sûrement, c'est que j'ai été élevée d'assez tendre manière à Bragodiz¹, envoyée à l'école, et initiée, plus que ne l'est ordinairement une enfant de médiocre condition, à la couture, au tricotage, à la broderie et autres ouvrages de dames. Le prix de ma pension était ponctuellement expédié par mon père, mais je ne savais d'où; quant à ma mère, elle m'envoyait ses amitiés; je ne lui ai jamais adressé la parole de ma vie.

1. Bragodiz, aujourd'hui Prachatitz, cercle de Prachin.

Lorsque le prince de Bavière, secondé par Bucquoy¹ entra en Bohême pour en chasser le nouveau roi, j'étais une malicieuse poupée de treize ans, et je commençais à me demander d'où je pouvais bien tirer mon origine. Rien ne me tenait plus au cœur ; car je n'osais poser de questions à ce sujet, et je ne pouvais, par mes propres moyens, arriver à aucune certitude.

On me préservait de la fréquentation des hommes, comme on préserve les beaux tableaux de la poussière. La femme à qui j'étais confiée ne me perdait pas des yeux ; et comme il ne m'était point permis de jouer avec les autres fillettes de mon âge, les lubies et les fantaisies, que la curiosité faisait éclore en mon cerveau, ne tardèrent pas à se multiplier : je n'avais à part cela nulle préoccupation en tête.

Or, lorsque le duc de Bavière se sépara de Bucquoy, le premier marcha sur Budweiss, le second sur Bragodiz. Budweiss se rendit lorsqu'il en était temps encore, et agit très sagement ; Bragodiz au contraire temporisa et essuya les violences des armées impériales qui châtiaient cruellement les entêtés.

Ma nourrice, flairant la tournure qu'allaient prendre les événements, me dit alors :

– Mademoiselle Libouschka, si vous voulez rester vierge, il faut vous faire couper les cheveux et porter des vêtements d'homme ; sinon, je ne donnerais pas un écu de votre honneur, sur lequel on m'a si formellement prescrit de veiller.

Je pensais : « Quels étranges discours sont-ce là ! »

Elle s'empara de ciseaux et coupa du côté droit mes cheveux couleur de blés d'or ; elle laissa subsister ceux du

1. Maximilien de Bavière et le général autrichien, comte Bucquoy, gagnèrent, le 8 novembre 1620, la bataille de la Montagne Blanche.

côté gauche en les disposant comme les portaient alors les hommes de qualité.

—Voilà, ma fille! me dit-elle. Si vous sauvez votre honneur de cette tourmente, vous aurez encore assez de cheveux pour vos atours, et en un an l'autre moitié pourra vous repousser.

Je me laissai aisément consoler, car j'ai été encline dès mon enfance à prendre les choses du bon côté, là où elles allaient le plus mal; et lorsqu'elle m'eut passé culotte et pourpoint, elle m'apprit à faire des pas plus longs et à adapter mes autres gestes à mon nouvel état.

C'est dans ces conditions que nous attendîmes l'irruption des Impériaux dans notre ville : ma nourrice avec des tremblements d'effroi, et moi avec un grand désir de voir l'étrange bouleversement auquel nous devions assister. J'en fus bientôt témoin.

Mais je ne veux pas interrompre mon histoire en racontant comment les hommes, une fois la ville prise, furent massacrés par les vainqueurs, les femmes violées, et la ville elle-même livrée au pillage : c'étaient là, au cours de la longue guerre qui vient de finir, des pratiques si courantes et si connues que le monde entier est suffisamment édifié sur ce point.

Ce que je dois dire, pour continuer mon récit, c'est qu'un cavalier allemand, me prenant pour un gars, m'emmena avec lui pour soigner ses chevaux et faire du fourrage, c'est-à-dire l'aider à voler.

Je pris alors le nom de Janco. Je savais bredouiller passablement l'allemand, mais selon la tactique des gens de Bohême, je ne fis pas montre de mes connaissances; en outre j'étais gracieuse et belle, j'avais un port noble; et si quelqu'un ne voulait pas m'en croire maintenant, je souhaiterais pour lui qu'il m'eût vue il y a cinquante ans; il fournirait alors un autre témoignage.

Lorsque ce soldat, mon premier maître, m'amena à sa compagnie, son capitaine qui était en vérité un beau

gentilhomme, jeune et brave, lui demanda ce qu'il comptait faire de moi. Il répondit :

– Ce que les autres cavaliers font de leurs valets ; il ira marauder et soignera les chevaux selon la méthode qui est d'usage en Bohême, et qui est, m'a-t-on assuré, la meilleure. On dit communément : « Dans la maison d'où un Bohémien emporte l'étoupe, un Allemand ne trouvera sûrement pas de chanvre. »

– Mais, repartit le capitaine, s'il exerçait d'abord à tes dépens ses talents de Bohémien, et si pour son coup d'essai, il te volait tes chevaux ?

– J'aurai l'œil sur lui, répondit le cavalier, jusqu'à ce que nous soyons loin de cette région.

– Les gars de paysans, reprit le capitaine, élevés avec les chevaux, font de bien meilleurs valets d'armes que les fils de bourgeois, qui ne peuvent apprendre en ville à soigner un cheval. En outre, il me paraît que ce jeune homme est de bonne famille et qu'il a été trop bien élevé pour panser les chevaux d'un cavalier.

Je dressais l'oreille de mon mieux, sans pour cela réussir à comprendre un seul mot de leur conversation, car ils parlaient allemand. Ma plus grande crainte était d'être chassée et renvoyée dans la ville pillée de Bragodiz, car je n'étais pas encore rassasiée du bruit des tambours et des fifres, du canon et des trompettes, dont les sonneries faisaient bondir mon cœur dans ma poitrine.

Finalement il fut décidé, pour mon bonheur ou mon malheur, je ne sais, que le capitaine me garderait auprès de lui en qualité de page et de valet de chambre. En échange, il donna au cavalier comme valet un autre rustre de Bohême, car il tenait à avoir un voleur originaire de notre pays.

Je me résignai donc gentiment à cette farce ; et je m'entendis à aduler mon capitaine avec tant d'adresse, à tenir ses vêtements si propres, à prendre si grand soin de

son linge blanc, et à le servir si bien en tout, qu'il fut forcé de voir en moi la perle des valets de chambre. Et comme j'avais en outre la passion des armes, je les entretenais de telle sorte que maître et valets pouvaient se remettre à moi de ce soin; puis j'obtins bientôt de mon maître qu'il me donnât une épée et qu'il me sacrât... d'un soufflet.

L'entrain avec lequel je m'acquittais de mes devoirs provoquait l'étonnement d'un chacun et l'on voyait une preuve de mon incomparable intelligence dans ce fait que j'apprenais si rapidement à parler l'allemand : personne ne savait que j'avais dû l'apprendre dès mon enfance.

De plus je m'appliquais de mon mieux à me défaire de mes manières féminines et à en prendre de masculines; j'apprenais consciencieusement à jurer comme un soldat et à boire comme un templier; je trinquais fraternellement avec ceux que je jugeais être de ma condition, et si j'avais à affirmer solennellement quelque chose, je traitais les gens de voleurs et de canailles, pour que personne ne remarquât de quel membre j'avais été frustrée au jour de ma naissance et ce qui me manquait en venant au monde.